CLAUDE FAY

À PROPOS DES « AGRO-PÊCHEURS » DU MAASINA (MALI)

Systèmes de production et assignations identitaires

L'articulation entre pêche et agriculture chez les Bozos (1) du Delta central du Niger (Mali) a été fréquemment évoquée, dans divers textes administratifs ou scientifiques, surtout à la suite des vagues de sécheresse des années soixante-dix et quatre-vingt. Il s'agissait généralement soit de constater une diversification spontanée des systèmes d'activités (les Bozo se seraient initiés à l'agriculture suite aux difficultés de la production halieutique), soit au contraire de souhaiter de façon plus ou moins volontariste qu'apparaisse ou s'accentue cette diversification. Des enquêtes de terrain effectuées sur une dizaine d'années (2) nous ont amené à remarquer que la pratique des deux activités était en fait à la fois très ancienne et très diversement modulée selon les groupes et les époques concernées. On a également constaté que la pratique agricole était l'objet de représentations de diverses profondeurs, provenant de diverses sources, et que ces représentations encadraient et/ou orientaient ses modes de mise en œuvre et de combinaison avec la pratique halieutique. On commencera donc ici par un bref historique concernant les spécialisations professionnelles des groupes deltaïques et leurs modes de catégorisation originels. On étudiera ensuite à grands traits l'articulation « agro-

1. Le terme Bozo est un hétéronyme francisé d'origine bambara qui désigne un ensemble de groupes de pêcheurs. On peut en fait distinguer plusieurs sous-groupes : Tié, Kélinga, Sorogo, Seɓɓe (hétéronyme peul) ayant des langues (propres ou empruntées) ou des parlers distincts et correspondant à plusieurs vagues de peuplement et à des implantations géographiques diverses (Daget, 1949 ; Gallais, 1967 ; Kassibo, 1994a ; Fay, 1995b).
2. D'abord dans le cadre du projet « Études Halieutiques dans le Delta central du Niger » (Institut d'Économie Rurale-Orstom, DEC, 1986-1990), puis dans le cadre du programme « Espaces et Identités : histoire du peuplement dans la boucle du Niger » (Institut des Sciences Humaines-Orstom, MAA, 1990-1994).

halieutique » dans le groupe bozo pendant le dernier demi-siècle, plus particulièrement au Maasina (3) et on privilégiera l'examen des nouvelles catégorisations (locales et externes) auxquelles cette articulation a donné lieu, et leur efficace propre. L'ambition de ce texte n'est pas de dégager des conclusions au sens strict, mais, en examinant ces variations, de s'interroger sur la relation entre les systèmes sociaux historiques d'assignation des tâches productives et, dans un autre langage, la problématisation (administrative ou scientifique) de ceux-ci en termes de « systèmes de production ».

L'AGRICULTURE ENTRE BESOIN ET STATUTS

Le Delta central du Niger a été progressivement peuplé par des groupes divers, se réclamant presque tous venir du Mandé, et décrits par la tradition orale comme d'abord relativement polyvalents (pratiquant pêche, chasse, cueillette, bûcheronnage, élevage...) (4). Se sont ensuite distinguées par contraposition de grandes « ethnies » qui sont définies par des noms (Bozos -*Tié*, *Sorogo*, *Sebbe* ou *Kélinga* ; Somonos ou *Hombolbe* ; Peuls ou *Fulbe* ; Markas ; Malinkés) et par des références privilégiées à des éléments naturels (eau, herbe, terre), qui impliquent l'inscription dans des secteurs ou sous-secteurs de production spécifiques (pêche – plutôt dans le fleuve, plutôt dans les plaines –, élevage, chasse, agriculture). Le lien privilégié aux éléments comprend de façon intégrante les connaissances (techniques et mystiques : sacrifices aux divinités respectives) qui fondent et permettent les pratiques productives. La tradition orale décrit une multiplicité de pactes locaux qui ont ainsi fixé les spécialités respectives (« Tu es bozo et tu pratiqueras la pêche, je suis peul et pratiquerai l'élevage ») en même temps que des règles de complémentarité, notamment d'échanges de produits : lait contre poisson dans l'exemple considéré (Fay, 1995b). Est ainsi apparu le système d'assignations identitaires et productives que Gallais nomme dès 1967 « spécialisations ethnico-professionnelles ».

Insistons sur le caractère substantiel (et substantialiste) de ces assignations. C'est idéologiquement le lien intime à l'élément qui fonde la relation de production et l'identité ethnique (5) : c'est ce que traduit l'expression « le Bozo c'est l'eau et l'eau c'est le Bozo ». Ce lien intime s'ex-

3. On emploie ici ce terme, aux extensions très variables, pour désigner l'aire située sur les pourtours du fleuve Diaka, entre Jonjori et le lac Débo. Dans cette zone, du fait d'une influence militaire, politique et culturelle peule très ancienne, la langue commune à tous les groupes est le fulfulde, et les termes émiques qui seront mentionnés en relèvent.
4. Pour des détails sur l'histoire du peuplement (Gallais, 1967 ; Kassibo, 1994a ; Fay, 1994 et 1995b).

prime dans le «*jeyal*», terme qui renvoie à ce qu'on nomme dans la littérature anthropologique «chefferie» ou «maîtrise» (d'eau, de terre) et qui signifie donc beaucoup plus qu'une «propriété» (terme par lequel on traduit souvent la notion). Ainsi, les Bozos «possèdent» l'eau, ce qui définit l'identité de groupe, même si concrètement les droits sacrificiels et de pêche appartiennent à des lignages déterminés. Toujours idéologiquement, c'est le lien intime et exclusif de chaque groupe à son élément qui fonde la possibilité du pacte et de l'échange entre groupes, même si dans les faits l'exclusivité de ce lien résulte bien évidemment de la contraposition des spécialités productives et rituelles à laquelle procède le pacte.

En regard de ce système, l'agriculture présente immédiatement des particularités. D'un certain point de vue, sa pratique n'est pas véritablement pertinente dans la classification ethnico-professionnelle. Si certains groupes (nonos-markas), à Dia ou vers Jenné par exemple, s'y sont particulièrement spécialisés (6), c'est une activité ancienne que tous (tous les hommes libres des différents groupes) ont pu pratiquer ou faire pratiquer (le terme peul *remude* signifie à la fois «cultiver», «labourer», et «faire» cultiver ou labourer) et sur laquelle tous peuvent se rabattre en cas de crise dans les autres secteurs (crise qui compromet l'approvisionnement céréalier par l'échange). De nombreux groupes peuls par exemple disent avoir anciennement cultivé. À ce niveau, on peut donc dire localement que, comme la religion (litt.: «comme la lecture»), l'agriculture est une activité virtuellement commune. D'ailleurs si, comme partout où l'on cultive, on se livre à des cultes à des divinités ou «génies» «de terre», dont certains peuvent être spécifiques à certains champs, les génies majeurs dont dépend l'activité agricole au Maasina ne se distinguent pas vraiment des génies «de brousse» (*seydan ladde* ou *seydam njordi*: «de terre sèche») avec lesquels on avait généralement d'abord pris contact à l'occasion d'activités cynégétiques bien plus anciennes. Dans beaucoup de villages bozos, le «sacrifice à la brousse» (*sadaka njordi*) est fait par le «maître des battues de chasse» (*baaba longal*), et c'est ce sacrifice qui précède et fonde en droit les sacrifices particuliers aux génies des terres villageoises ou lignagères.

D'un autre point de vue, la pratique de l'agriculture dans la région a été connotée de diverses façons par les hiérarchies impériales et la pratique

5. Le terme local *sii*, qui désigne une «ethnie», désigne également une race, une espèce ou une variété – animales ou végétales – et, dans son sens le plus large, une «catégorie» ou une «classe» d'individus.
6. Encore que l'on constate que différents groupes nonos ont longtemps eu, ou ont encore, la pêche comme activité principale (rappelons qu'ils sont mythiquement des «frères» des Bozos) et qu'on puisse supposer que la spécialisation agricole d'autres groupes a éminemment tenu à une installation multidéterminée en zone exondée.

de l'esclavage. Lorsqu'on possède des captifs, en effet, ce sont généralement eux qu'on affecte au travail des champs (bien qu'on ait pu les affecter à d'autres travaux). Les nobles impériaux ne cultivent plus eux-mêmes et feignent souvent d'oublier qu'ils l'ont jamais fait. Corrélativement, certains ne cultivent (n'ont été amenés à cultiver) que *parce qu'ils* sont (devenus) esclaves. Les Malinkés sont d'abord des guerriers qui cultivent et dont les captifs cultivent ; ce sont les aléas de l'histoire qui les feront cultiver seuls et exclusivement. Les Peuls installent massivement leurs captifs de culture dans les *saare* ou les *debeeje*.

L'agriculture se pense donc initialement entre trois pôles : celui d'une activité « neutre » et libre, relativement anonyme, pratiquable par tous ; celui d'une assignation hiérarchique dans le cadre d'un ordre impérial ; celui d'une spécialité objectivement privilégiée pour certains groupes (assignation contractuelle).

Ces diverses connotations possibles de l'activité agricole interfèrent entre elles, et sont bien entendu par la suite « retravaillées » par l'histoire. Par exemple, lorsqu'on trouve, dans le cadre d'un pacte de sang entre trois groupes (peuls, bozos, *maccuße* – « captifs » agricoles des Peuls), une assignation respective des activités (élevage, pêche, agriculture), il est bien évident que les captifs agricoles ne sont pas ici des partenaires du pacte à part entière, mais qu'une place leur est artificiellement faite dans celui-ci par des maîtres leur ménageant (et imposant aux autres) un territoire de production pour leur plus grand profit. On peut dire qu'ici une assignation « hiérarchique » parasite une assignation « contractuelle ». À l'inverse, le terme « *maccudo* » (sing. de *maccuße*), qui désigne d'abord littéralement un captif, a pris ensuite une signification professionnelle et virtuellement « ethnique ». Dire qu'on est *maccudo*, c'est de nos jours dire qu'on est cultivateur : la connotation péjorative d'esclavage liée à l'agriculture se renverse ici en surconnotation professionnelle du terme désignant initialement l'esclave. Paradoxalement, un individu qui se qualifie lui-même de *maccudo* peut mal accepter d'être nommé *dimaajo*, terme à l'origine plus valorisant puisqu'il désigne un captif affranchi, mais qui justement dans le contexte actuel serait une façon indélicate de rappeler qu'on a autrefois eu un maître et qu'on n'est libre que parce qu'il vous a affranchi.

Revenons au cas précis des Bozos du Maasina et examinons les significations successives qui ont affecté l'agriculture :

– Dans un premier temps, l'activité « normale » du Bozo est la pêche (on est évidemment dans la simple tautologie historique, puisque se sont définis comme Bozos ceux qui ont été assignés comme pêcheurs dans le système de contrapositions évoqué). Les Bozos ne cultivaient ainsi anciennement que des petits champs de fonio sacrificiel, de tabac et de *dah* pour la fabrication des filets ; ils accommodaient la plupart du temps leurs poissons avec des produits de cueillette (riz sauvage, nénuphars...).

– Dans un deuxième temps, lorsqu'arrivent les captifs d'agriculture des Peuls ou de dépendants des Peuls, ils échangent avec eux poissons contre céréales, puis, à leur imitation, certains Bozos commencent à cultiver eux-mêmes. Mais la majorité ne le fera que sous la domination de la Diina. L'empire peul exige en effet l'islamisation et la sédentarisation des villages (condition pour la reconnaissance des droits sur les territoires), et suscite l'agriculture : la *zakkhat* (en peul « *jakka* ») est payable en grains, ce qui occasionne les premiers champs collectifs villageois. La pratique agricole va donc être en même temps liée à un état de dépendance semi-captive par rapport aux Peuls (il n'est pas rare d'entendre que « les peuls ont alors "pris" tout le monde dans le Maasina »), mais aussi à une ère nouvelle, qui va être progressivement valorisée comme « plus civilisée », en référence à la sédentarisation (c'est l'agriculture, dira-t-on, qui a « fait asseoir les villages ») et bien sûr à l'islam. Différents jeux d'opposition sont dès lors possibles. On peut valoriser le nouvel ordre, lié à l'islam, en opposition aux connaissances mystiques, « fétichistes », essentiellement liées aux cultes des eaux. Mais on peut aussi promouvoir et valoriser une identité spécifiquement « bozo », connotée par la pêche et les pouvoirs sur l'eau, haussée à la même dignité contraposée que le rapport peul aux herbes et à l'élevage, dans le cadre d'une société islamisée sous domination peule. Paradoxalement, la pêche sera ici constituée en activité « noble », par homologie avec l'élevage, en opposition virtuelle à l'agriculture. On observe ici un mécanisme classique dans l'histoire générale des dominations, où le positionnement identitaire contraposé se fait à l'intérieur de l'identification aux valeurs du groupe dominant.

– Dans un troisième temps, à la suite des guerres toucouleurs, un certain nombre de lignages bozos seront déportés, réduits en captivité, vendus et affectés aux travaux des champs. Après la « pacification » coloniale, beaucoup reviennent dans le Maasina quelques décennies plus tard, certains étant marqués par des signes évidents liés à leur captivité : épouses et/ou descendance parlant exclusivement le songhay ou le peul et ne connaissant *que* l'agriculture. Beaucoup ont, à cause de cela, honte de revenir dans leurs villages, s'installent dans des villages de la plaine exondée et s'assimilent à leur milieu d'accueil. La honte (*yaage*, *hersa* sous sa forme majeure) est ici effacée par le changement d'appartenance « ethnique » définie professionnellement : on n'est plus un homme libre honteusement réduit en esclavage, on est un « *maccudo* », un cultivateur. Ceux qui préfèrent revenir dans leurs villages d'origine sont pour leur part marqués négativement par l'altération de leur statut. La plupart du temps, ils ne peuvent désormais accéder à la charge sacrificielle, même s'ils appartenaient initialement au lignage des maîtres d'eau, on ne les consulte plus pour les importants « problèmes d'eau ». Ils acquièrent

donc un statut implicite de pseudo-libres ou de néo-captifs. Ils peuvent se remettre à pêcher, mais, pourrait-on dire, n'ont plus véritablement accès à l'eau, la pêche devient pour eux, comme l'est généralement l'agriculture, une activité quasiment neutre du point de vue mystique. On répugnera à les épouser, ce qui les amènera tendanciellement à épouser d'autres déclassés ou des *maccuße*, et à renforcer l'ambiguïté identitaire (7).

La définition de l'identité ethnique « tourne » donc, dans ces différents exemples, entre l'identité professionnelle (pêcheur) fondée par le lien sacrificiel intime à l'élément (et par la « maîtrise-propriété » qui ne fait qu'un avec elle), l'opposition noble/captif et l'endogamie ethnique (générale à tous les groupes).

La complexité du jeu de ces connotations, dont on examinera plus tard comment elles se remodèlent dans les périodes récentes, se voit bien aussi dans les utilisations corrélées du terme « noir » (l'« homme noir » : *ßaleejo*). Celui-ci peut contextuellement évoquer l'ancienneté d'installation, valorisée versus les peuplements récents ; ou la force magique, valorisée, versus les individus « vides » (*ßolo* : sans connaissances de ce type) ; ou le paganisme, valorisé ou dévalorisé, versus l'islam ; ou la sujétion, dévalorisée versus le statut d'homme libre (du point de vue impérial et/ou musulman, les « noirs » sont des cafres virtuellement captifs). Pour les Peuls par exemple, tous les autres groupes deltaïques sont « des noirs » ; pour les Bozos les « noirs » sont par excellence les *maccuße* (ceux qui sont essentiellement anciens captifs et cultivateurs). Mais les Bozos peuvent aussi qualifier de « très noir » un maître d'eau très puissant magiquement ; des Bozos cultivateurs du Maasina peuvent parler des Bozos « noirs » du Debo (plus fidèles à la tradition, plus nomades, pratiquant plus exclusivement la pêche, ayant plus de pouvoirs magiques, priant moins). Ils peuvent le faire soit de façon positive, en les présentant comme plus authentiques, « plus bozos » qu'eux-mêmes, qui reconnaissent avoir été « domestiqués » (*mari*) par les Peuls, soit de façon négative, en connotant alors la « noirceur » d'une certaine sauvagerie et en insistant sur la « propreté » supérieure des Bozos « dominés par les Peuls ». Ces assignations peuvent se retrouver dans des relations à plaisanterie entre les deux groupes (qui s'intermarient régulièrement).

Examinons maintenant les pratiques concrètes des Bozos du Maasina concernant l'agriculture pendant le dernier demi-siècle, du point de vue des stratégies de production (et de survie) et de l'articulation des secteurs.

7. C'est sans doute inversement la généralisation de la mise en captivité qui explique, conjointement au brassage de populations opéré par le port de Mopti, le large effondrement de l'endogamie ethnique (mise à part l'interdiction matrimoniale entre Bozos et Dogons) sur la rive droite du Niger.

L'AGRICULTURE ENTRE AISANCE ET PAUPÉRISATION

De nombreux textes décrivent le « boom halieutique » des années cinquante et soixante [8] puis la régression du secteur qui s'ensuit à partir des mauvaises crues des années soixante-dix. On n'en retracera donc que les grands traits. Dans les années soixante, apparaît une nouvelle différenciation socio-économique entre groupes de pêcheurs, notamment fondée par la présence ou non de l'articulation entre pêche et agriculture, et se construisant sur la base d'une grande opposition préexistante (depuis le XIXe siècle au moins) entre deux catégories de Bozos :

– Il s'agit d'une part des pêcheurs *Tié* et *Kélinga* de l'amont du Delta, fixés sur les rives du Diaka et du Niger, ayant toujours pratiqué des migrations de pêche plus importantes que les autres, dotés d'un équipement plus diversifié, et n'ayant jamais pratiqué l'agriculture (hormis les petits champs de *dah*). Dans le cadre du « boom halieutique », ces pêcheurs vont jouer le « tout poisson » et le « tout monétaire ». Ils sillonnent le Delta de façon intensive, se fixant cycliquement sur les meilleures zones de pêche, versant pour cela aux autochtones d'une part, aux autorités administratives d'autre part, de forts tributs [9]. Leur présence accrue sera à l'origine d'une multiplication des conflits fonciers halieutiques, conflits entre eux et les autochtones pour l'occupation du territoire, ou conflits entre autochtones pour capter la « rente de situation » dont ils sont l'occasion. Lorsque la sécheresse survient, une partie d'entre eux se paupérise, abandonne les migrations et se resserre sur son finage, développe parallèlement d'autres activités (transport, commerce...). Mais une autre partie se fixe sur les meilleures zones encore poissonneuses ou y revient régulièrement chaque année et, si leur nombre est moins élevé qu'autrefois, la diminution en surface des zones bien inondées fait que la pression foncière qu'ils occasionnent est encore supérieure à celle de la période antérieure.

– Il s'agit d'autre part des pêcheurs déjà évoqués, implantés dans des zones de peuplement agricole et dans le cadre d'aires de domination

8. Gallais, 1967 et 1984 ; Fay, 1994. Succinctement, on entend par là la forte intensification de la production halieutique et la forte monétarisation du secteur qui ont répondu à la conjonction de très bonnes crues, d'une forte demande des marchés extérieurs, et de l'importation de nouveaux engins de pêche. Cet ensemble de phénomènes détermine notamment, en même temps qu'un notable enrichissement du groupe bozo, un endettement croissant des pêcheurs, qui entraînera les plus faibles d'entre eux vers l'insolvabilité et la paupérisation lorsque viendront les années de sécheresse.
9. Une compensation « traditionnelle » (Fay, 1994), le *manga-ji*, correspondant à un tiers des prises et versée par les étrangers aux « propriétaires de l'eau » pour l'usage du territoire, va ainsi se monétariser jusqu'à être jugée « usuraire » par différents acteurs ou analystes.

impériales peules ou markas, pratiquant déjà – inégalement – l'agriculture. Depuis le XIXe siècle au moins, celle-ci, peu intense, était néanmoins importante dans la gestion de la consommation, particulièrement en période de soudure halieutique (10). Elle s'intensifie d'abord dans la période de la seconde guerre mondiale, du fait de l'instauration coloniale des greniers de réserve. Pendant les années de meilleures crues et de meilleures pêches (années cinquante et soixante), elle s'intensifie encore, notamment avec l'adoption du labour attelé, à l'imitation des agriculteurs voisins. Avec les sécheresses et la crise qui affectent les deux secteurs agricole et halieutique, les réactions seront diverses selon les groupes (et, on le verra, selon les familles), de l'agriculture-refuge à l'abandon de celle-ci et à une diversification tous azimuts des activités. Ces « choix » tout relatifs dépendent évidemment beaucoup des conditions écologiques et foncières posées aux différents groupes (Baumann, 1994, Fay, 1994 et Kassibo, 1994b). Mais ce qui nous intéresse ici, au-delà des généralités sur l'« intensification » ou la « régression », c'est la façon dont va être gérée et catégorisée l'articulation entre pêche et agriculture, ce qu'on va examiner dans le cas du Maasina.

À l'époque coloniale, pour des raisons tenant aux types de crue et aux pêches pratiquées (Fay, 1994), les labours, le désherbage, les semis, largement effectués dans le cadre d'une aide réciproque entre segments de même lignage, n'étaient pas en concurrence avec l'activité de pêche. Il en allait autrement au moment de la récolte, coïncidant avec les grandes pêches de saison froide qui sont déterminantes pour asseoir l'équilibre budgétaire annuel (équipement, habillement, remboursement des crédits, achat des céréales complémentaires à la récolte pour l'approvisionnement annuel). Les solutions possibles à cette concurrence variaient principalement selon la taille du lignage ou de la lignée et l'importance prévisible et respective de la récolte et de la pêche (11). Dans la première partie de ce siècle, donc, on pouvait partir pêcher et laisser d'autres récolter à sa place, faire récolter par une partie de l'unité, ou n'affecter qu'un fils ou un neveu à la surveillance des opérations, ou l'on pouvait plus simplement encore abandonner la récolte aux oiseaux si elle semblait devoir être trop maigre et si des bancs massifs de poissons apparaissaient dans le finage.

10. Pour tout ce qui suit, diverses estimations numériques sont données dans Fay, 1994.
11. Parallèlement au champ lignager, pouvaient exister des parcelles exploitées par des unités de tailles différentes. La quantité prévisible de récolte détermine par ailleurs le plus ou moins grand intérêt à avoir recours à une main-d'œuvre extérieure rétribuée en gerbes (ce qui dessine virtuellement un système d'entraide général entre unités), ou, en rapport avec la dimension de l'unité, à y affecter une partie, au détriment de la pêche.

Dans les années soixante, avec l'intensification de la pêche, la monétarisation accrue du secteur halieutique et le labour attelé, des situations encore plus contrastées apparaissent. On peut investir dans l'agriculture, en achetant bœufs et charrues, ou en les louant, ou en louant une main-d'œuvre manuelle pour le labour et pour la récolte (la segmentation bat son plein et les entraides lignagères s'effondrent). On peut aussi diviser durablement (et cycliquement, par groupes d'âge) l'unité entre pêcheurs et agriculteurs. On peut investir parallèlement, davantage ou exclusivement, dans la pêche, le commerce et le transport (pinasses, engins), en divisant là aussi éventuellement l'unité de façon saisonnière selon les différentes activités et, pour la pêche elle-même, en jouant sur la diversification des modes (engins) et des lieux (différents milieux, dans le finage ou en migration) de pêche. Les choix dépendent donc d'interactions complexes entre la taille de la famille, son aisance financière, le fait qu'elle jouisse ou non de privilèges halieutiques. Il s'agit d'accès privilégiés à des pêcheries privilégiées (notamment des pêcheries de barrage), qu'on peut exploiter soi-même ou abandonner à d'autres pêcheurs du finage ou aux pêcheurs du sud, moyennant les fortes compensations évoquées. On trouve trace, dans la mémoire collective, de l'investissement des traditionnelles « rivalités » entre familles par la concurrence à l'intérieur d'un secteur de production ou entre choix sectoriels différents. Mais nos enquêtes montrent que (toujours au Maasina) près de 80% des pêcheurs cultivent à cette époque et qu'en moyenne sur l'ensemble des unités la récolte assure entre un quart et un tiers de l'approvisionnement annuel en céréales (Fay, 1994).

Avec les vagues successives de sécheresse, des tendances successives à évolution rapide vont se manifester :

– dès la première vague, dans les années soixante-dix, les pêcheurs tendent à se replier sur le finage et, vu le problème crucial désormais posé par l'approvisionnement, à veiller plus que jamais à leur autonomie céréalière. Dans plusieurs villages, des champs et greniers collectifs resurgissent. Le phénomène est global : la moitié de ceux qui ne cultivaient pas entreprennent de le faire, un cinquième seulement de ceux qui cultivaient abandonne faute de moyens. Les unités qui avaient le plus investi dans l'agriculture pendant la bonne époque sont évidemment favorisées, mais aussi celles qui en général disposaient d'une forte réserve monétaire. Parallèlement, les villages et les lignages (12) « propriétaires

12. Les eaux appartiennent en fait toujours à des lignages, mais diverses modalités de redistribution des prébendes intéressent, à divers degrés, les autres lignages. Cette redistribution posera évidemment de plus en plus problème avec l'aggravation de la situation. Par ailleurs, beaucoup de villages qui n'ont pas d'eau en propre, bénéficient des eaux d'un autre village (de son lignage « maître d'eau »).

d'eau » se distinguent souvent en jouant au maximum sur la rente de situation fournie par les pêcheurs du sud : elle permet entre autres de financer l'approvisionnement céréalier. La pêche complète le budget. Cette situation se prolongera, et des conflits entre villages ou internes aux villages éclateront souvent, à l'occasion des mises en défens saisonnières. Les pêcheurs « non propriétaires d'eau » du village auront leur petite pêche propre compromise, à des moments essentiels du cycle, par des « réserves » dont profiteront fondamentalement, le moment venu, les donneurs (plus équipés) et les receveurs de la rente.

– dans les années quatre-vingt, la situation s'aggrave encore dans les deux secteurs. Si les unités les plus aisées continuent de jouer une articulation stable entre pêche et agriculture, les plus petites et les plus démunies sont prises dans un dilemme entre les besoins en vivrier et les besoins en monétaire (pour payer permis de pêche, engins, vêtements, impôts et taxes diverses). Si l'on a dû vendre ses bœufs pour pouvoir se nourrir, si la récolte prévisible d'un petit champ n'incite pas à faire appel à de la main-d'œuvre extérieure et risque de bloquer durablement les membres de l'unité, l'investissement agricole est lourd (en monétaire et en temps de travail), et la tentative de le combiner avec la pêche risque de produire l'échec sur les deux fronts. Ces unités remodèlent donc et, plus radicalement, remettent en question chaque année l'articulation, à l'issue de calculs de survie qui ne peuvent se faire qu'à courte vue (calculs comprenant les combinaisons possibles entre variétés culturales et modes de pêche, Fay, 1994). On multiplie en phases rapides, pluri-annuelles (*ibid.*) des « tests de terre et d'eau » (*hornugol leydi e ndiyam*). On peut remarquer ici le caractère extrêmement artificiel de la notion d'« agro-pêcheurs », massivement utilisée dans les évaluations d'expertise ou les discours administratifs divers, en regard des situations extrêmement diverses qu'elle prétend englober.

C'est aussi l'époque où les systèmes d'activité se complexifient à l'extrême, sous le signe du sauve-qui-peut pour les plus faibles et de la diversification des risques pour les autres. C'est le « *karbu-karbu* », le « pêle-mêle » d'activités, où le commerce (tous types de commerces, plus seulement celui du poisson, intra-villageois ou à distance) devient général, à côté des migrations salariales urbaines (de tous types également : manœuvre, laveur de linge, chauffeur), et de divers petits métiers locaux (gargotier, réparateur de radios ou de mobylettes, employé d'ONG..., etc.).

À différents niveaux, ces phases successives vont faire l'objet d'investissements identitaires puisant dans le stock symbolique présenté antérieurement.

AGRICULTURE ET SYSTÈMES D'ACTIVITÉS : REPRISES IDENTITAIRES

Reprises générationnelles : les *waalde*

Waalde signifie en général « groupe », « association » (c'est un synonyme du *ton* bambara). Le terme désigne entre autres des groupes d'âge à recrutement linéaire pourvus d'un nom, d'un chef, de devises chantées proclamant des valeurs spécifiques, et chargés de tâches diverses dans le village, obligatoires ou optionnelles, celles-ci rapportant des subsides qui servent à financer diverses réjouissances ou « manifestations » (*fijo*) du groupe. Le recrutement se fait par séquences de cinq à huit ans, mais des *waalde* particulièrement importants « englobent » en quelque sorte leurs successeurs pendant des durées beaucoup plus longues, pouvant aller jusqu'à deux générations : le nom des *waalde* englobés, leurs devises propres, tendent alors à être virtuellement effacés par ceux du *waalde* « englobant », jusqu'au moment où un nouveau *waalde* « marchera sur sa parole ». Un *waalde* « novateur » se définit d'abord par mimétisme et respect vis-à-vis du *waalde* antérieur, puis élabore progressivement (lorsque ses membres atteignent vingt à vingt-cinq ans) des valeurs propres, qui fixent les normes idéales pour la promotion desquelles il va rivaliser avec les autres *waalde*, et pour l'adéquation auxquelles ses membres vont rivaliser entre eux. Les *waalde* sont composés de membres des deux sexes, et les chants d'éloge que les jeunes filles consacrent aux plus prestigieux des jeunes garçons achèvent d'en faire les instruments d'une intégration individuelle et psychologique forte des normes posées à un groupe d'âge. Ce sont d'ailleurs des « flèches envenimées » verbales lançées par les mêmes jeunes filles qui amènent un *waalde* donné à marquer son indépendance et sa spécificité en regard de celui qui précède.

On peut retracer, dans le village de Togguere Koumbe, l'existence de cinq principaux *waalde* « englobants » depuis le début du siècle, et examiner, à travers quelques extraits de leurs devises chantées, les valeurs qu'ils promouvaient :

– le *waalde dippal* (de *dippude*, piétiner fortement le sol, allusion à une danse et à sa force) est d'abord contemporain de la première guerre mondiale, puis domine jusqu'à la seconde. C'est une période de bonnes crues et de bonnes pêches, où le poisson est d'ailleurs un des principaux supports du commerce intercolonial. Les devises chantées exaltent la *Cengaalu* (la « bozoïté », ou le code d'honneur des Bozos, concept construit par décalque pur de la *Pulaaku* peule), le goût unique de l'huile de poisson, la vaillance des « tueurs des enfants de l'eau » (*waroobe ɓibbe ndiyam*).

– le *waalde direere* (de *dirde*, traverser un gué avec précipitation à la file, se précipiter en général) domine dans les années cinquante. Il suit

donc de peu l'époque des greniers de réserve et correspond à une première grande phase de plaintes des pêcheurs devant une baisse des rendements, que les administrateurs et les scientifiques, qui commencent à s'intéresser à la pêche, expliqueront par l'expansion démographique et non par une altération des stocks. Les valeurs de ce *waalde* sont du coup syncrétiques : « il n'y a pas de village s'il n'y a pas d'agriculture, mais la *cengaalu* c'est la pêche... Il y a une bravoure de l'eau, mais il y a aussi une bravoure du soleil et de l'hivernage » (*ana woodi ndu cuusal naange e ndunngu*). Sa danse propre évoquait d'ailleurs, dit-on, un tracé de sillons par un agriculteur.

– le *waalde RDA*, au nom significatif (celui du parti unique socialiste de Modibo Keïta) correspond au boom halieutique et ses devises tranchent dans le vif : « L'eau qui t'a fait nommer bozo, l'eau grâce à laquelle même l'agriculture marche, ne doit pas être abandonnée avec ses enfants non pêchés... L'agriculture est pour le captif, le Bozo a honte d'enlever le poisson du sol... Quand ton père partage les tâches, demande la pêche et le prestige-renommée (*nyayru*) ». On pourrait s'étonner de cette unilatéralité, puisque l'agriculture se développe dans les mêmes années (d'ailleurs effectivement financée par la pêche). Mais la division sectorielle qui s'ensuit dans les familles concernées et qui s'opère entre aînés et cadets laisse ces derniers dans l'insatisfaction : ce sont les aînés qui pratiquent la pêche de façon privilégiée, ce qui tient à la « noblesse » supérieure de l'activité (l'aîné peut désigner en plaisantant comme « ses *maccuße* », ses captifs, les cadets agriculteurs) aussi bien qu'à la force musculaire qu'ont les cadets pour cultiver, mais aussi au fait que la pêche c'est le monétaire, c'est-à-dire ce qui pourrait être détourné plus facilement par des éléments moins responsables. D'ailleurs, ce sont également les aînés qui distribuent le grain aux femmes, et les cadets, qui se conçoivent comme les « nourrissant » pendant la période dure, ressentent naturellement une certaine frustration, atténuée par l'attente de leur future position d'aînesse. Ajoutons que, comme on l'a dit, la rivalité se fait également entre familles ayant privilégié des secteurs différents et qu'à l'époque le chef du *waalde* est un *Nyumenta*, famille alors essentiellement pêcheuse et pilier du RDA.

– Le *waalde Cuural* (grande case) correspond au début de la sécheresse et à la reconstitution d'un grenier et d'un champ collectif villageois, à une organisation très réglée et très ritualisée de la culture de ce champ. Les devises et leurs références changent : « C'est l'agriculture qui a fait asseoir les villages... Sékou Amadou avait bien dit : l'errance (*baadiya* : se réfère ici à la vie nomade et aux migrations saisonnières d'un campement de pêche à l'autre) est diabolique (*baadiya seytanaaku*)... Le pêcheur ne peut même entrer dans le village, car sa culotte est toujours mouillée ».

– Le *waalde Sawa-sawa* (du « ça va-ça va » français) domine dans les années quatre-vingt, celle de la diversification tous azimuts, et ses devises l'expriment très prosaïquement : « Reprends l'adage du vieux Bozo : si la faim vient, le pêcheur devient poisson mangeur de poisson... Pêche et agriculture ne suffisent plus pour bien manger, faisons le *karbu-karbu* ». Ce *waalde* sera suivi par le *waalde* (qu'il englobe encore largement) d'abord nommé *Samba Ginna* (nom local de l'oiseau marabout) puis rebaptisé *Juuta daande*, « longs cous », allusion au fait que, lorsqu'ils sont aux champs, le cou des jeunes balance sans cesse, guettant la pirogue qui va les ramener vers le village et vers des activités plus réjouissantes.

Reprises « politiques » locales et administratives

Comme on le voit, les ambiguïtés liées aux anciennes assignations sont largement réutilisées à chaque époque, et le système des *waalde* sert ainsi très efficacement une adaptation maximale, très souple et très rapide, aux difficultés successives. Mais, parallèlement à cette adaptation, la valeur dominante semble demeurer la pêche, et le système d'assignations interfère là aussi, de façon complexe, avec les choix productifs : il ne se contente pas de les « refléter », mais pour une part les oriente, pour une autre part constitue un champ stratégique où ils prennent de nouvelles significations dans le nouveau contexte économique :

– les familles et les villages qui ont les premiers intensifié l'agriculture descendaient souvent soit d'anciens captifs (une partie des « Bozos » descendent de *maccuße* affectés à la pêche), soit de « déclassés » au sens décrit antérieurement (captivité, alliances avec des captifs), ou bien au contraire étaient « pourvus » de descendants de leurs anciens captifs en nombre suffisant, avec lesquels s'était maintenu un rapport privilégié. C'est plus tardivement, et dans le cadre d'une paupérisation grandissante, que d'autres familles doivent se recentrer presqu'exclusivement sur la culture de petits champs. Les valorisations respectives des deux activités sont dans ce cadre réactualisées. Les descendants de captifs ont souvent revendiqué de façon positivante leur ancien état de « *maccuße* » (ici entendu comme « agriculteurs »), tout en développant l'agriculture au détriment de la pêche. On a ici affaire à un renversement dont on voit un autre exemple, lorsque des descendants de captifs de Peuls, enrichis alors que leurs « maîtres » sont devenus misérables, se mettent à valoriser des traits « ethniques » (force brute, consommation alimentaire sans retenue) qui à l'origine étaient des contre-valeurs destinées à marquer négativement le captif dans l'opposition maximale au « Peul libre ».

– inversement, chez les Bozos, lors des demandes de « cotisation » pour des festivités ou des obligations villageoises, où se manifestent des générosités ostentatoires et concurrentielles, des moqueries peuvent être faites à ceux qui proposent des sacs de grains et non du monétaire (idéologi-

quement posé comme provenant de la pêche). Très rares sont les Bozos qui, même dans la période la plus dure, ont cessé complètement de pêcher, et les motifs invoqués pour continuer une petite pêche sont toujours la nécessité de monétaire (même lorsqu'il provient désormais essentiellement des activités annexes mentionnées et parfois partiellement de l'agriculture ; ces « calculs » reflètent donc en fait l'affirmation de valeurs), la honte qu'il y aurait à devoir acheter le poisson « de sauce » et la volonté de « ne pas divorcer de l'ethnie » (*sic*). Parallèlement pourtant, la sécurité qu'offre l'articulation des deux secteurs (quand on parvient à la pratiquer) semble avoir gagné tous les esprits. Mais cela n'empêche pas que, devant le retour d'assez bonnes crues (« miraculeuses » en regard des précédentes), des pêcheurs aient pu, comme dans les meilleures années, abandonner leurs champs pour se ruer vers l'eau, ce en quoi certains s'empressaient de voir le retour de l'« essence bozo ». En fait, il s'agissait généralement des plus petits agriculteurs, ceux pour qui, on l'a vu, la combinaison des deux activités n'avait pu se constituer en système de production articulé, pour qui l'agriculture ne constituait qu'une des multiactivités permettant la survie au coup par coup. Cela a pu être aussi le cas de certains Bozos du lac Débo : or, s'il est vrai que ceux-ci ont été historiquement moins intégrés dans la zone de domination peule et peuvent ainsi se revendiquer comme « plus noirs », il est tout aussi vrai que leur zone de pêche est particulièrement rentable en cas de bonnes crues ; ils ont donc indissociablement posé un calcul de rentabilité et des valeurs « ethnico-halieutiques » (« nous sommes des gens de l'eau »). Ce qui n'empêche pas que ceux d'entre eux qui disposaient du capital technique agricole nécessaire et/ou pouvaient louer une main-d'œuvre suffisante ont fait cultiver pendant qu'ils allaient pêcher. Comme dans d'autres cas précités, l'opposition de valeurs est ici investie d'une nouvelle différenciation sociale qu'elle exprime et masque à la fois.

Il en va de même à un autre niveau, celui du rapport entre les sous-groupes bozos et de leurs rapports à l'instance administrative. On procédera ici assez rapidement, ces questions ayant déjà été longuement abordés dans d'autres textes (Fay, 1994, 1995a). Les couples de valeurs évoqués ont ici investi un certain nombre de relations :

– entre les Bozos « du sud » (qui sont d'ailleurs localement nommés « de l'ouest » - *Tié*, *Kélinga*) et les pêcheurs de finage du Maasina. Les discours administratifs ont volontiers opposé les pêcheurs « professionnels » du sud aux « petits pêcheurs » ou « agro-pêcheurs » du Maasina. On voit tout ce que cette classification pouvait porter de politique dans le contexte foncier conflictuel qu'on a décrit plus haut. D'un point de vue, elle servait à valoriser l'articulation des secteurs, en opposition à « cette monoculture que constitue la pêche », à « cette activité de cueillette » (ministère des Ressources naturelles et de l'Élevage, 1987), à ce « nomadisme des

pêcheurs qui fait obstacle au développement de la pêche » (ministère du Plan, 1981). Mais d'un autre point de vue, les « pêcheurs riverains », s'ils se voyaient reconnaître le droit à des « pêches de subsistance » spécifiques, pour « satisfaire leurs besoins individuels et collectifs », devaient effectuer celles-ci avec « des moyens limités et à des fins non commerciales » (Région de Mopti, 1972), comme si on n'avait jamais pêché autrement que pour consommer *et* vendre. Ils faisaient du coup figure d'amateurs, ce qui pouvait cautionner, on va le voir, des stratégies de captation de la rente halieutique, entre maîtres d'eaux locaux, pêcheurs du sud... et administratifs.

– (conséquemment) entre les villages ou familles « maîtres d'eau » et les autres. La désignation des pêcheurs du sud par les maîtres d'eau locaux joue sur deux plans contradictoires. Tantôt ils sont catégorisés comme « Bozos de l'eau » (*jinnitié* – soit « plus noirs » ou « plus bozos » que les locuteurs), tantôt comme « nos Bozos », ceux que l'on laisse pêcher moyennant compensation (ils sont ici assimilés à des familles alliées du village auxquelles on concédait autrefois ce droit). Dans le cadre des politiques évoquées, les maîtres d'eau eux-mêmes se considèrent parallèlement comme essentiellement liés à l'eau, et « parlent » idéologiquement de cette relation de proximité mystique en termes de droits fonciers implicitement fondés par l'idée qu'ils seraient « plus bozos » ou « plus pêcheurs » que les autres lignages locaux.

On est parti de systèmes d'assignations fondant des systèmes de production interdépendants et contraposés. On a examiné les remaniements de ceux-ci pour structurer des dominations impériales. On a observé leurs recombinaisons locales au service d'une reformulation des systèmes d'activités. On a enfin analysé la façon dont ils légitiment idéologiquement, en les exprimant et en les masquant, de nouvelles stratifications sociales et des stratégies foncières, et dont plus radicalement ils leur ménagent un champ d'action nouveau. Ce double phénomène s'opère là aussi localement d'une part, et sous couvert d'une pensée administrativo-scientifique à dominante « économique » d'autre part. Terminons en suggérant que l'existence de ces jeux permis par et effectués sur les systèmes de distribution d'identités incite à repenser de façon nouvelle, sous le signe de l'anthropologie historique et du changement social, la thématique des « systèmes de production », de leur évolution, et de leurs articulations, ainsi que les fondements et les fonctions des concepts élaborés dans ces thématiques.

BIBLIOGRAPHIE

Baumann, E., 1994, « Systèmes de production et d'activités : le Kewa », in J. Quensière (éd.) : *La pêche dans le Delta central du Niger, Approche pluridisciplinaire d'un système de production halieutique*, Paris, IER-ORSTOM-Karthala, 495 p. : 349-362.

Daget, J., 1949, « La pêche dans le Delta central du Niger », *Journal de la Société des Africanistes*, t.19, fasc.1 : 1-77.

Fay, C, 1993, « Repères technologiques et repères d'identité chez les pêcheurs du Macina (Mali) », in Marie-José Jolivet et Diana Rey-Ulman (éds.) : *Jeux d'identités, Études comparatives à partir de la Caraïbe*, Paris, L'Harmattan : 167-202.

Fay, C, 1994, « Systèmes de production et d'activités : le Maasina », in J. Quensière (éd.) : *La pêche dans le Delta central du Niger, Approche pluridisciplinaire d'un système de production halieutique, Paris*, IER-ORSTOM-Karthala, 495 p. : 363-382.

Fay, C., 1995a, « La démocratie au Mali ou le pouvoir en pâture », in J. Schmitz et M.E. Gruénais (éds.) : « La démocratie déclinée », *Cahiers d'Études Africaines*, XXXV(1), 137 : 19-55.

Fay, C., 1995b : « Car nous ne faisons qu'un : Identités, équivalences, homologies au Maasina (Mali) », in C. Fay (éd.) : « Identités, appartenances dans les sociétés sahéliennes », *Cahiers des Sciences Humaines*, XXXI, n° 2 : 427-456.

Gallais, J., 1967, *Le delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale*, Dakar, IFAN, 2 t.

Gallais, J., 1984, *Hommes du Sahel*, Paris, Flammarion, 289 p.

Kassibo, B., 1994a, « Histoire du peuplement humain », in J. Quensière (éd.) : *La pêche dans le Delta central du Niger, Approche pluridisciplinaire d'un système de production halieutique*, Paris, IER-ORSTOM-Karthala, 495 p. : 81-97.

Kassibo, B., 1994b, « Sytèmes de production et d'activités : la zone prélacustre de Sendegue », in J. Quensière (éd.) : *La pêche dans le Delta central du Niger, Approche pluridisciplinaire d'un système de production halieutique*, Paris, IER-ORSTOM-Karthala, 495 p. : 383-400.

Ministère du Plan, 1981 : Plan quinquennal de développement économique et social, 1981-1985.

Ministère des Ressources naturelles et de l'Élevage (MRNE), 1987, cabinet : Politique nationale de développement de la pêche et de la pisciculture, Bamako, multigr., 19 p.

Région de Mopti, cabinet du gouverneur, 1972 : Convention de pêche en 5e région, (issue de la conférence nationale sur la pêche, Mopti, 1-2-3 novembre 1972).